

La violence structurelle : du diagnostic à l'action transformatrice

Martin Hébert

Number 803, July–August 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, M. (2019). La violence structurelle : du diagnostic à l'action transformatrice. *Relations*, (803), 38–40.



LA VIOLENCE STRUCTURELLE : DU DIAGNOSTIC À L'ACTION TRANSFORMATRICE

Le concept de violence structurelle qui permet de débusquer des formes de violence dans des sociétés apparemment pacifiques est un précieux allié dans les luttes sociales. Mal utilisé, il peut cependant servir à confiner les personnes qui subissent ces violences dans le rôle de victime.

Martin Hébert

L'auteur est professeur au Département d'anthropologie de l'Université Laval

Peu de concepts prêtent plus à controverse que celui de *violence*. Comme l'a déjà noté le philosophe Thomas Platt, le caractère particulièrement ambivalent de ce mot vient du fait qu'il relève à la fois de la description de phénomènes observables et d'un jugement porté sur ces phénomènes. Qualifier de « violent » un acte ou une situation est généralement vu comme une manière de le condamner. Dans certains cas, le terme s'impose presque de lui-même. J'ose croire qu'il ne serait guère difficile de convaincre un interlocuteur de bonne foi qu'un coup porté contre un autre être humain est un acte violent. Ce genre de violence, qualifiée de « violence directe », est rapidement reconnaissable et généralement tout aussi aisément condamnable. Mais le fait d'adhérer à une vision aussi restreinte de la violence pose autant de problèmes d'analyse qu'il n'en résout. Ainsi, depuis plus d'une quarantaine d'années, le vocabulaire que nous utilisons pour complexifier et qualifier le concept de violence a connu un foisonnement. Nous parlons aujourd'hui de violence psychologique, de violence verbale, de violence sexuelle, de violence culturelle, économique, épistémique, ontologique et ainsi de suite. Ces concepts partagent tous la même caractéristique, celle de déborder de la définition classique de la violence conçue strictement comme relevant des coups et blessures, donnant à voir des aspects souvent négligés de cette dernière.

Des violences normalisées à révéler

L'un des nouveaux usages du terme *violence* est celui de *violence structurelle*. Cette variante est possiblement l'une de celles qui sont les plus éloignées de l'idée de la violence directe qui prévaut dans le sens commun. Il s'agit d'un concept créé par le politologue norvégien Johan Galtung, en 1969, pour parler de systèmes sociaux violents, mais qui exercent la violence par des voies autres que la violence physique directe. Le concept de violence structurelle est utilisé, par exemple, pour comprendre certaines souffrances causées par l'exclusion sociale. Il cherche à rendre compte de la souffrance créée par le fonctionnement « normal » de systèmes sociaux apparemment pacifiés mais néanmoins intrinsèquement violents, dans le sens où ils

provoquent et permettent des souffrances physiques et psychologiques évitables; fragmentent les solidarités et isolent les gens; entravent plutôt qu'ils ne facilitent la possibilité d'élaborer et de réaliser des projets de vie autonomes.

Les régimes structurellement violents utilisent certainement leur machine répressive et usent de la violence directe pour se maintenir. Mais leur mode de gouvernement « normal » est autre. Il repose plutôt sur le contrôle bureaucratique omniprésent et sur la colonisation de l'imaginaire de leurs sujets obnubilés par une crainte viscérale du désordre, une dépendance existentielle à la consommation et un fatalisme qui leur donne l'impression de vivre dans le moins pire des systèmes sociaux possibles. En d'autres mots, le concept de violence structurelle vient problématiser des situations où la violence des modes de

Pour contrer le caractère démobilisant et ultimement futile du diagnostic perpétuel des violences structurelles, il faut maintenir l'espérance au cœur du politique.

domination demande à être mise au jour avant d'être comprise. Il dénonce le fonctionnement « paisible » d'institutions discriminatoires et fondées sur la naturalisation d'iniquités sociales posées comme inévitables. Retracer ces violences et les rendre visibles, les donner à voir comme étant problématiques alors qu'elles sont normalisées est un défi analytique majeur. Comme bien d'autres concepts critiques, celui de violence structurelle tente de le relever. Il a contribué à élargir notre compréhension des actions violentes en interrogeant les situations produites par ces actions. Il nous permet de suivre la violence à la trace en la débusquant à travers ses effets, plutôt qu'en présumant de ses formes.

Il arrive à tous les humains de souffrir. Il est possible que cette souffrance nous arrive par le pur fait du hasard; c'est le propre de la tragédie. Si le tragique fait partie de nos vies, lorsque cette souffrance et ces tragédies commencent à se manifester d'une manière structurée, lorsque certains groupes de la société se mettent à être « malchanceux » et frappés par la tragédie plus souvent que d'autres, il y a lieu de s'interroger sur



Lino, *Tout est silence*, 2019, collage numérique acrylique et papier

les facteurs qui expliquent cette structuration. Ce sont ces facteurs qui seront qualifiés comme participant de la violence structurelle.

Cette manière de comprendre l'étendue et la nature de la violence qui affecte les vies humaines a mené, depuis les années 1950-1960, à parler de systèmes sociaux qui reposent sur une violence aux multiples visages. L'anthropologue Georges Balandier a parlé de la « situation coloniale ». Le Rapporteur spécial des Nations unies Rodolfo Stavenhagen a parlé de la « situation autochtone ». Nous pourrions parler de la « situation néolibérale » pour désigner certaines de ces souffrances structurées. Ces termes nous ont permis de comprendre qu'un système ne cesse pas d'être violent au moment où le soldat rentre à la caserne ou que le policier range sa matraque dans son fourreau. Dans bien des cas, une pause dans la violence directe marque plutôt le moment où les bureaucrates, les experts et les gestionnaires prennent le relai dans la reproduction de structures inéquitables, porteuses d'une violence structurelle.

Une telle conception de la violence et du pouvoir a permis beaucoup d'avancées dans les luttes pour la justice sociale. Elle a fourni des outils aux personnes confrontées à des souffrances et des injustices qui sont naturalisées, voire carrément attribuées à la responsabilité de celles et de ceux qui les subissent. Mais débusquer les violences structurelles qui traversent notre société tout comme elles traversent nos vies quotidiennes n'est pas un exercice sans risque.

Les pièges de l'analyse sans fin

Pour prendre conscience de l'ampleur et de la profondeur des rapports de pouvoir qui marginalisent, aliènent ou provoquent

la misère humaine de manière plus générale, il peut sembler que le travail diagnostique à effectuer est sans fin. Cette impression, malgré le fait qu'elle soit sans doute justifiée, a eu tendance à piéger plusieurs personnes bien intentionnées dans ce que la philosophe Amy Allen a nommé le « moment diagnostique » de la lutte pour la justice sociale. Soyons clairs, il s'agit là d'une tâche essentielle pour fonder notre compréhension du monde social et pour arrimer l'action politique à une vision pertinente du contexte dans lequel et sur lequel elle prétend agir. Mais le moment diagnostique peut être mortifère s'il n'est pas articulé à des propositions positives. Ce passage exige un acte d'humilité qui consiste à assumer les limites de notre connaissance du monde social et des acteurs qui le construisent, à admettre que nous ne comprenons pas le sens et la finalité de l'histoire, ou même si elle peut en avoir. Le passage du diagnostic à des propositions positives exige aussi un acte de courage essentiel à l'action que nous pourrions appeler le « pari » de l'utopie.

Je suis conscient que le terme *utopie* est chargé, mais je n'en trouve pas de meilleur pour rendre compte de la possibilité de concilier notre connaissance irrémédiablement imparfaite de la société et des violences qui la traversent avec notre volonté d'agir sur elles. Refuser ce pari nous place en danger de nous enliser dans des subjectivités politiques profondément paralysantes, comme celle du *héros épistémologique* qui, tout absorbé par la découverte de visages jusque-là insoupçonnés de la violence et du pouvoir, entre dans une boucle infinie qui consiste à débusquer sans cesse ces violences, à les rendre visibles et à s'en indigner... Ainsi, les spécialistes du diagnostic de la violence, arguant sans cesse la nécessité de creuser plus profondément, de raffiner la

compréhension du problème et d'explorer ses racines toujours plus fines et subtiles deviennent des experts qui ont bien peu à proposer, sinon de se rabattre sur le truisme de la nécessité d'éliminer la violence qu'ils viennent de contribuer à définir. En un sens, ces personnes deviennent des professionnelles de la violence, dans la mesure où elles en dépendent pour définir leur militance et leur pertinence.

Il existe un pendant encore plus problématique de l'action confinée au diagnostic. Centrer exclusivement sa pratique sur la mise au jour de rapports de pouvoir, de violences systémiques et de formes subtiles et ordinaires de discrimination peut contribuer à produire des subjectivités politiques extrêmement nocives. Comme le notait l'anthropologue Joel Robbins, en 2013¹, le risque ici est de confiner les personnes qui vivent ces violences dans une catégorie très étroite et démobilisante, celle des « sujets souffrants ». Le diagnostic, sans contreparties positives, ramène ainsi constamment ces personnes à leur souffrance. Bien sûr, cette « fascination » est souvent enveloppée de discours de résilience, de résistance, de contestation des sources violentes de cette souffrance, utilisés pour mettre en évidence l'« agentivité » des souffrants. Mais, en définitive, pris dans le piège du diagnostic perpétuel, cette dynamique campe ces personnes dans le rôle de victimes tentant de se négocier une existence malgré la centralité d'une violence protéiforme dans leur vie. Un risque supplémentaire est que ces identités de sujets souffrants et résistants, omniprésentes dans la littérature des sciences sociales, ait un effet en retour sur les personnes décrites de la sorte. « Qui serais-je si je n'avais plus à résister ? » devient alors une question existentielle profonde, amplifiée par la fascination pour le sujet souffrant, résilient et résistant.

Du sujet souffrant au sujet espérant

Pour éviter de tomber dans le piège du diagnostic infini, les militants et les militantes, ainsi que les chercheurs et chercheuses qui mobilisent des concepts de violence structurelle apparentés – insistant sur le fait que la violence est ancrée profondément et insidieusement dans la société – doivent prendre des précautions. Avant même d'amorcer une discussion sur la violence structurelle, sur la discrimination systé-

mique ou sur le colonialisme, par exemple, il devrait être clair que malgré leur utilité évidente ces concepts demandent d'emblée à être dépassés. Si l'on s'obstine dans l'idée qu'une société sans violence est impossible sans, au préalable, une compréhension complète et exhaustive des violences qui la traversent, si l'on croit que ces violences ne peuvent être éliminées qu'en les démasquant une à une, puis en les « traitant » par des interventions spécifiques, nous nous enfonçons dans un borbier épistémologique et politique sans fin. C'est un peu comme tenter de rénover une maison irrécupérable.

Pour contrer le caractère démobilisant et ultimement futile du diagnostic perpétuel, il faut maintenir l'espérance au cœur du politique. Pour parler comme Robbins, il s'agit de placer au cœur de nos analyses et de notre compréhension du chemin vers la société non violente, non pas le sujet « souffrant » ou même « résistant », mais bien le sujet « espérant ». Bien entendu, à chaque fois qu'une telle proposition est faite, les boucliers du « réalisme » libéral se lèvent. Dire que la réponse à la violence structurelle n'est pas sa parcellisation techniciste en « problèmes à résoudre » et en « priorités d'actions » gouvernementales ciblées, mais bien une refondation du social sur d'autres bases suscite les réactions de protestation les plus vives.

Le sujet espérant ne se contente pas d'être intégré à des structures déjà présentes, surtout pas après leur simple rénovation cosmétique. Ces personnes veulent participer à la refondation de la société, et non pas seulement être résilientes face à une adversité systémique aux mille visages ou encore se laisser définir par un rapport de résistance face aux structures existantes. Cette aspiration demande de passer du diagnostic et de la résolution de problème à la production de nouvelles institutions. La théorie est le cerveau du changement social. Mais aussi développé et performant soit-il, le cerveau ne remplacera jamais le cœur. Ce cœur, c'est l'espérance et l'utopie. Il est absurde de penser remplacer l'un par l'autre. Les deux doivent travailler de concert. ☺

1. J. Robbins, « *Beyond the Suffering Subject* » dans *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol.19, 2013.

LE PRÉCURSEUR

VOTRE ACTUALITÉ MISSIONNAIRE DEPUIS 1920

PUBLIÉE PAR LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

10\$ PAR AN

ABONNEMENT NUMÉRIQUE

www.pressemic.org